

LE SALUT

SAUVÉS. Mais de quoi donc ? Et comment ?

Trois appréciations au départ : « Je n'ai pas besoin d'être sauvé ; je me suis construit moi-même, je ne compte que sur moi pour maîtriser les alea de l'existence. » « Je n'ai pas besoin d'avoir recours à Dieu pour vivre. Je mène très bien ma barque tout seul. » « Inutile de s'apeurer ou de se plaindre, attendre la solution de quelqu'un d'autre est se condamner à ne rien voir changer du tout. Ce que tu as à faire, fais-le. »

Une question : Nous disons de Jésus qu'il est le Sauveur, nous prions « pour la gloire de Dieu et le salut du monde », nous offrons un sacrifice grâce auquel Dieu doit étendre « au monde entier le salut et la paix ». Mais il semble que l'histoire se déroule sans que rien n'ait changé. L'homme a même accru ses moyens de destruction.

Un objectif : Non pas présenter un exposé sur la notion de salut dans les religions pour accroître notre culture, mais *rejoindre l'actualité* de cette réalité pour les hommes d'aujourd'hui. Espérer, du coup, mieux accueillir la bonne nouvelle chrétienne, qui est un évangile de salut, pour l'annoncer et le vivre dans les termes qui sont les nôtres.

Un plan : Nous procéderons en deux grandes étapes. Dans la première, identifier de quoi l'homme aurait besoin d'être sauvé. Dans la seconde, préciser la particularité du salut chrétien. D'où le titre des deux rencontres : Sauvés. Mais de quoi ? Et comment ?

I

Le mot « salut » s'inscrit dans l'expérience humaine du « danger » qui menace l'existence d'une personne ou d'un groupe de personnes. Cette menace peut porter sur l'existence corporelle ou viser l'intégrité morale. Songer à celui qui tombe à l'eau, à celui qui est retenu en otage, à celui qui porte le poids d'une faute, à celui est victime de la loi d'un plus fort.

Il suppose la perception assez simple, parfois primaire ou sommaire, d'un *bien* que l'on risque de perdre : l'existence, la liberté, l'estime de soi, la reconnaissance.

Il évoque deux *attitudes* possibles : La personne peut prendre elle-même les moyens d'éviter ou de repousser le danger (il trouva son salut dans la fuite). La personne est impuissante à conjurer le danger ; elle a besoin d'un autre pour échapper à ce qui est plus fort qu'elle.

La réalité du salut traduit en tout état de cause trois caractéristiques de la vie humaine. Elle est *précaire* (il faut tant de temps pour construire et si peu pour détruire), elle est soumise à des *dangers* (certaines situations, matérielles ou morales, font courir des risques mortels à la vie humaine), son déroulement est *irréversible* (je puis, par distraction, tuer quelqu'un en le renversant avec ma voiture).

Certaines fictions mettent en scène un héros capable d'intervenir avant ce qui s'est passé pour détourner le cours fatal des événements ou de briser les lois de la pesanteur pour combattre victorieusement les tyrans. D'autres feront jouer, y compris dans la science-fiction, le thème de la rédemption. À côté de l'affreux maître du monde surgit un sauveur. Ce ne sont point des contes, qui élaborent pour les enfants une explication et un mode de conduite, mais ces rêves traduisent en creux la réalité habitée par un combat entre forces du bien et force du mal.

Certains diront que ces imaginations constituent des manières de *refuser* la dureté de la vie, de se dispenser d'assumer efficacement la condition humaine – avec sa réelle fragilité, inquiétante mais qui est la seule grandeur dont l'homme pourrait se prévaloir. Cette position philosophique est *pessimiste*. Est-elle tenable ?

Cette précarité, ce danger, cet irréversible ne sont en effet guère *acceptés* par la mentalité occidentale. Ils sont masqués et génèrent des comportements suicidaires (refus du risque ou suicide effectif). Le *divertissement*, au sens pascalien, occupe les esprits sans les distraire d'une *angoisse* sourde face aux risques de la vie. L'usage de la *dérision* sans certains médias ou du discours anesthésiant – sois cool ou zen, que du bonheur – traduit bien une manière ludique de prendre la vie, comme pour se protéger des coups qu'elle porte, d'exorciser ce qu'elle contient d'inquiétant ou d'irrationnel, de faire bonne figure face aux autres.

II

La culture européenne est marquée par ce qu'un sociologue a nommé « le *désenchantement* du monde ». L'expression renvoie à la disparition d'une perception du monde peuplé de dieux ; le ciel s'est vidé progressivement de ces divinités qui prenaient soin de l'homme et expliquaient le cours des choses. Le discours dominant est celui de la disparition de la religion chrétienne et de la sécularisation. A dire vrai, il ne rend pas compte des diversités culturelles contemporaines, y compris en Europe, mais exprime la pensée de l'Européen sur lui-même. Il est fermé rationnellement à toute idée de salut qui suppose et une existence autre que celle que nous connaissons et un Quelqu'un qui l'apporterait. Que l'homme ait besoin d'être sauvé est une *illusion*. Il doit affronter seul son destin.

Cette position se renforce du fait de l'échec de la tentative marxiste qui a échoué dans son projet d'instaurer une société sans conflits et réconciliée avec la nature. Le libéralisme ne fait pas mieux qui exalte la liberté individuelle en supposant une régulation idéale des intérêts ou des besoins. Le *scepticisme* habite l'homme moderne, sans pourtant tuer complètement l'élan qui le porte au moins à désirer ou à rêver qu'il pourrait en aller autrement. Dans la dimension collective (libéralisme et marxisme) comme dans la dimension individuelle (psychologie) le moderne pensait que la science permettrait d'apporter *la solution aux dysfonctionnements* de l'être humain. On pourrait discerner une sorte de mécontentement de l'homme devant sa condition, un mécontentement incompréhensible, une sorte de ressentiment secret.

Malgré les déterminations humaines à « se débrouiller tout seul », resurgit la recherche d'un salut. On ne le nommera pas tel. En simplifiant, le salut fut perçu comme donné par Dieu au-delà du temps présent, puis on chercha à l'instaurer dans le présent, sous des formes matérielles. L'échec de ces tentatives n'a cependant pas évacué l'aspiration à une existence marquée par la *plénitude*. Elle s'exprimera dans les limites *de ce monde-ci* à travers les concepts de santé, de guérison, de consommation, de démocratie, de paix, de justice.

Notre réflexion nous invite ici à considérer comment le désir d'un salut guide à l'aveuglette toutes les tentatives techniques ou économique du monde occidental. En *interprétant* ainsi le rationnel comme l'irrationnel de notre culture, la question sera de se demander si l'espérance d'un salut nécessaire ne se perd pas dans des réponses illusives. Et probablement faudra-t-il se demander aussi de quelle manière *réconcilier l'au-delà et l'ici-bas*.

III

De quoi l'homme a-t-il besoin d'être sauvé ? *De lui-même*, pourrait-on risquer. Il a besoin de quitter les terres arides qu'il a volontairement bornées comme son

domaine propre et d'abandonner les nouvelles figures d'un destin aveugle et anonyme que les Grecs appelaient la Nécessité et qu'il s'impose. Nécessité de ce désenchantement, nécessité des lois économiques, nécessité du sens de l'histoire, nécessité des mouvements aléatoires de l'opinion, nécessité du désir de posséder. Résonnent encore, plus neufs qu'à l'époque où ils ont été prononcés, les mots de saint Paul aux Galates : « C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés. Donc, tenez bon et ne vous remettez pas sous le joug de l'esclavage » (*Gal* 5, 1). Nous pourrions commenter à loisir ces pensées, car l'Européen a reçu cette liberté des mains du Christ.

Une énigme se pose à l'homme moderne, c'est celle de la *mort* et du sens d'une existence pensée et vécue *à l'ombre de la mort*. La mort n'est pas habitée par la vie, elle en est la négation brutale. Elle est combattue dans le même temps qu'elle est donnée. Mais plus que la mort, c'est la *souffrance* qui blesse l'homme dans son appétit de vie et de jouissance, elle est inintelligible. Tout est fait pour l'éviter et pour la conjurer, salut de courte durée bien sûr, au point que l'on préfère mourir brutalement que d'avoir à endurer ou à faire endurer de trop longs tourments. De la même manière la *violence*, qui habite le cœur de l'homme et façonne beaucoup de ses actes, désarçonne l'homme moderne qui ne sait comment il pourrait en être enfin débarrassé.

Ce sont trois grandes défigurations contre quoi l'homme moderne lutte avec les moyens qui sont les siens. Pourrait-il en être sauvé ? Il n'est pas certain qu'il cherche à être sauvé car il ne voit pas comment il échapperait à la condition humaine, constamment perçue dans la sombre lumière du mal au point que le bien ne l'illumine plus comme sa source même. Un effet du salut pourrait aujourd'hui porter sur ce fait simple : *aimer cette condition humaine*, et donc découvrir qu'elle est aimable et engagée dans un combat. Enclos dans les limites des biens matériels et de certaines figures de réussite, l'être humain manque d'air, d'appel d'air, de courant d'air même. Les objets font écran aux personnes de chair et de sang, il faut de l'énergie pour se détacher et se déprendre.

IV

C'est en cela que nous pouvons aussi réfléchir sur la manière dont nous imaginons le salut. Assez fréquemment, il prend la forme d'un Sauveur *qui dispenserait de tout effort*, qui enlèverait tout obstacle devant nos pieds. Et certains cherchent auprès de gourous réponse au malaise qu'ils ne savent identifier. D'une dépendance, on tombe dans une autre, plus redoutable encore parce qu'elle est invisible. De la même manière, puisque la recherche du salut s'inscrit d'abord dans des démarches individuelles, on peut s'interroger sur l'usage fréquent du mot *guérison* appliqué au domaine intérieur. Que cherche-t-on finalement ? Ne rêve-t-on pas précisément d'un état d'innocence actuel qui ferait disparaître la faiblesse humaine ?

Nous avons été sauvés par le Christ. C'est le fait premier, celui du baptême et de la confirmation qui communiquent les fruits de l'œuvre de Dieu pour l'humanité. Ce salut délivre de la méconnaissance en ceci qu'il donne la capacité spirituelle de connaître Dieu et d'apprendre de lui qui est l'homme. Ce lien intime n'est pas inscrit dans les astres, il est révélé. La première libération offerte à l'homme se découvre dans le fait qu'il *est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu*, qu'il n'est ni le fruit du hasard anonyme ni le jeu de la nécessité aveugle. La seconde est qu'il n'est plus esclave du péché mais *filis de l'Amour divin*. La troisième est qu'il reçoit son existence pour aller à lui en étant *coopérateur* de son action dans et pour l'humanité. C'est une grande ambition, la seule qui vaille en réalité, mais, circonscrite aux contours de l'univers matériel, elle se retourne contre l'homme qui, en ramenant tout à lui, s'éloigne de Celui qui veut le hisser au-delà de lui-même.

Le salut permet de comprendre et donne de vivre l'existence humaine comme un combat. Le mot fait peur souvent, on le trouve belliqueux et peu ludique. C'est pourtant bien *la grâce* qui est donnée. La vie est rude mais elle a une orientation et cette orientation guide celui qui construit ainsi son existence. Le salut donné pourrait bien se résumer en une expression : Il fait sortir l'homme de la *peur*, celle qui, au commencement, fit Adam et Eve se cacher devant Dieu et se protéger l'un de l'autre. Dans le Christ, Dieu redonne confiance à l'homme pour qu'il ne marche plus sur cette terre comme un étranger.

Sauvés et témoins du salut, c'est ce que sont les baptisés. Cela suppose d'accueillir le salut, nous verrons comment, et de quitter la robe de tristesse qui revêt les Européens malgré les rires et les chansons. Le témoin est un martyr, quelqu'un en qui *se manifeste la puissance de Dieu* qui détache des objets de consommation et des figures de réussite pour unir dans l'amour.

**

Les questions posées ont été variées. A propos du *témoignage* d'abord. On en a souligné la difficulté. Cette question demanderait une réflexion un peu développée. Au moins peut-on rappeler que le témoignage est le *fruit de l'accueil du salut* : on ne peut garder pour soi ce don, sous peine de le stériliser. Sans doute ne s'agit-il pas d'arriver et de donner des leçons, comme si la vie n'avait plus de secret pour nous. En certaines circonstances, il vaut mieux se taire. Mais si nous laissons progressivement le Christ *renouveler notre manière de penser*, c'est-à-dire de comprendre le monde et les hommes dans la lumière de son amour, nous saurons aussi être d'utiles intermédiaires. Recevoir les questions ou les objections de l'être humain qui cherche, refuse, ne comprend pas, fait partie de notre tâche.

Portés à notre insu par plusieurs siècles, nous percevons trop spontanément le salut en des termes individualistes : Faire son salut. Mais un des aspects du salut, qui

ouvre à la découverte libératrice que l'homme est créé, comprend une *dimension commune*. Il contient une création neuve de l'humanité, saisie dans son unité et non dans l'éclatement d'individus potentiellement concurrents. Ainsi l'Eglise est-elle la part de l'humanité déjà atteinte par le don du salut dans l'actualité historique de son déploiement. Les baptisés reçoivent d'apprendre à tisser entre eux des liens neufs et à considérer tout homme comme potentiellement appelé à cette communion avec Dieu, même s'il l'ignore encore ou ne s'y intéresse pas. Cette diversité de l'accueil n'est pas la moindre des questions pour les disciples d'aujourd'hui, comme elle le fut pour les apôtres. « D'où vient-il qu'il faille que tu te réveles à nous et pas au monde ? » (Jn 14, 22).

Cette position propre aux disciples est exprimée aussi dans la distinction « ne pas être *du* monde/être *dans* le monde ». Cette distinction indique le *principe propre* de la vie des baptisés et le fait qu'ils partagent la condition humaine. Ce principe propre, qui est le don du salut, la charité divine, est appelé à agir comme un ferment créateur dans la vie des hommes. C'est en cela que les baptisés deviennent des *coopérateurs du salut*. Ils en manifestent la puissance et contribuent à son rayonnement, jusque dans la manière qu'ils ont de considérer les situations, les questions, les événements. Constamment liés au Christ et *dépendants* du Créateur, comme la rivière l'est à la source, les baptisés savent qu'ils ne se convertissent pas tout seuls, par leur propre force, et que ce n'est pas eux qui convertissent les êtres humains, c'est l'Esprit Saint. Cela peut leur accorder beaucoup de liberté et les aider à laisser jaillir en eux *la joie du salut*.

Ce salut est accueilli par la *foi*. Nous l'avons simplement et partiellement définie comme une *capacité spirituelle* qui donne à l'être humain de connaître son Créateur. Mais comment cela est-il possible puisque « Dieu, personne ne l'a jamais vu » (Jn 1, 18) ? L'évangéliste ajoute aussitôt que « le Fils qui est tourné vers le sein du Père, lui, l'a fait connaître ». En ces mots est contenu le cœur de la révélation. Notre manière d'entrer dans cette connaissance, voilée depuis la faute originelle, sera la *prière*, l'attitude intérieure du silence qui scrute le visage du Christ dans le Nouveau Testament et dans la vie de l'Eglise, particulièrement à travers la figure des saints, mais aussi dans les sacrements, singulièrement dans le mystère eucharistique. L'autre manière, indissolublement unie à la précédente, consiste dans la mise en œuvre, patiente et éclairée, du *commandement nouveau*. Alors que la sensibilité s'y refusera peut-être, à juste raison même, le choix de laisser ce commandement guider une conduite fera entrer dans une perception intérieure de la manière dont Dieu aime. On passe ainsi d'une connaissance un peu théorique à une connaissance aimante, expression de cette union particulière entre Dieu et chacun dans l'unité de l'Eglise.

Cela est assez bien résumé dans l'oraison d'ouverture de la messe du premier dimanche de carême où nous *demandons* à Dieu « de progresser dans la *connaissance* de Jésus Christ et de nous ouvrir à sa lumière *par une vie de plus en plus fidèle* ».

V

Nous avons évoqué trois grandes « défigurations » contre lesquelles l'homme moderne lutte avec les moyens qui sont les siens : la mort, la souffrance et la violence. Face à elle, un désir de salut peut s'exprimer, même si cela ne semble pas toujours évident. Mais nous avons aussi indiqué que, d'une certaine manière, l'homme avait besoin d'être *sauvé de lui-même*, non précisément de sa *condition humaine* mais de l'univers qu'il s'est façonné, replié dans les limites de la mort et le règne des objets, régi par de multiples nécessités qui font loi¹.

J'ignore quels étaient les états d'âme de nos pères dans la foi lorsqu'ils ont annoncé « L'Évangile du salut », s'ils éprouvaient les mêmes incertitudes que nous à propos de la recevabilité de la bonne nouvelle dont ils étaient porteurs. L'histoire a montré en tout cas qu'ils ont été entendus de beaucoup de ceux qui les avaient écoutés. Les nécessités de toute sortes existaient, qui avaient figure religieuse, les habitudes de pensée et de vie tout comme les vices pesaient sur chacun. Il y eut pourtant accueil d'une religion qui apportait une *libération*. Le cœur de la proclamation portait sur le Christ Jésus vainqueur de la mort qui permettait à beaucoup de découvrir le *Créateur* de tous, jusque là privilège d'Israël.

C'est, en peu de mots, offrir un résumé de l'essentiel. Il permet de souligner, du coup, la particularité de *notre situation*. L'homme n'est ni pire ni meilleur aujourd'hui qu'il ne l'était hier. Ses moyens techniques se sont affinés et son pouvoir s'est accru, manifestant sa capacité unique dans l'univers. Pour reprendre une comparaison que j'utilise parfois auprès des adolescents qui découvrent le sentiment amoureux, l'Occidental se trouve au volant d'un véhicule très puissant dont il semble ne pas connaître le mode d'emploi. Nous l'avons dit, il doit chercher à résoudre *lui-même* les problèmes qu'il rencontre. Et pour cela il dispose des outils techniques et de toutes sortes de moyens d'analyse pour expliquer le pourquoi du comment et le comment du pourquoi. Mais, au contraire des années soixante-dix, beaucoup doutent qu'il y parvienne vraiment, simplement entraîné dans une fuite en avant, insensée, dépourvue de sens.

Mais le progrès technique ne contient pas en lui-même le refus d'un salut. Ce qui fait obstacle à l'accueil de la bonne nouvelle, c'est la *posture* ou l'option de type philosophique qui a mis Dieu hors jeu. La croissance de l'homme, son émancipation, a été pensée comme *une conquête obtenue contre Dieu et malgré l'Église*². Nous n'allons pas réécrire l'histoire, cela ne présente aucun intérêt et ne dégagerait pas un instant le chemin. Cette opposition de l'homme à Dieu a pu trouver de quoi se nourrir dans une façon de comprendre l'existence où Dieu aurait été contre l'homme et son épanouissement. Les choses sont plus complexes, mais ce qu'il

¹ Le point III, pages 3 et 4.

² L'analyse de l'épisode de la chute originelle au chapitre 3 de *La Genèse* s'avère toujours aussi éclairante.

s'agit de percevoir est que, en toute hypothèse, le conflit est intérieur à l'Église, dans sa partie occidentale, intérieur à la chrétienté, intérieur à une culture façonnée par la foi chrétienne. La contradiction face à laquelle nous sommes s'énonce en une phrase : *La religion qui a apporté à l'homme sa liberté est présentée comme la religion qui asservit l'homme*. Ce retournement agit comme un filtre à l'égard de la parole de l'Église et le maillage est plus serré encore du fait que la prospérité matérielle borne l'horizon et que les chrétiens eux-mêmes ne sont pas bien certains que le Christ Jésus soit effectivement *le* sauveur de l'humanité tout entière. Oser le penser, oser l'affirmer paraîtrait presque obscène, en tout cas méprisant pour les autres.

Dans le langage habituel du salut, le *péché* occupe une place non négligeable. Jésus nous sauve du péché. Mais quel est le sens de cette expression pour qui n'a pas idée de ce que peut être le péché, à plus forte raison pour quelqu'un qui n'a pas une conscience bien vive qu'il puisse exister des fautes morales par rapport à une loi indiquant le bien et le mal, quelques soient les motifs pour lesquels ont a fauté. On a bien des chances de tomber à plat. Dans la prédication des apôtres, la mention du péché s'inscrit dans la perspective de l'Alliance et elle a donc d'emblée un sens pour des Juifs. Mais, un païen peut-il immédiatement la comprendre ? Aux Grecs, à Athènes, saint Paul adressera *un autre argument*, de type religieux et philosophique. Dans les épîtres, cette notion est utilisée à destination de *chrétiens*, Juifs ou Païens d'origine, qui ont appris à comprendre qui est le Christ Jésus, ce qu'il a fait pour eux et comment le baptême ouvre à un *nouveau mode de vie*.

Mon propos ne vise pas à considérer la notion de « péché » comme obsolète ou inappropriée à notre monde moderne. Elle est au contraire ajustée, plus nettement que jamais, à propos de *l'option culturelle* qui consiste à dire que Dieu n'a rien à voir avec la conduite humaine commune. Je peux l'identifier comme un péché, sans me prononcer sur la responsabilité propre des individus, car elle représente un rejet de Dieu, théorique ou pratique. Ma question sera de savoir comment Dieu porte ce refus et de quelle manière il peut libérer l'Européen de son aveuglement et de sa peur. Mais, quoique je veuille, il n'est pas en mon pouvoir de lever le voile. Il me reste cependant à m'interroger pour savoir *selon quelles voies* m'adresser pour être juste audible, l'Esprit Saint œuvrant et en moi et en l'autre. Il me paraît en tout cas certain que le recours au péché pour manifester le salut sera inadapté à permettre *une première découverte* du Christ. C'est Dieu qui dévoile à l'être humain son péché, non pour l'écraser mais pour l'en débarrasser et lui ouvrir les portes de l'espérance. Mais nous ne perdons pas de vue que l'homme peut avoir la « nuque raide » et persévérer dans ce qui le conduit à la mort.

Ces premières réflexions peuvent nous inviter à réfléchir à la manière dont nous comprenons et éprouvons nous-mêmes le péché et la miséricorde. Il y a si souvent un poids qui pèse ou des entraves qui lient nos pas, une sorte de désespoir ou de fatalisme sournois qui bride la « générosité de l'Esprit Saint » au motif que nous sommes de « pauvres » pécheurs. Nous sommes pécheurs, cela ne fait aucun doute,

enfin presque. Mais entendons-nous cette confession comme le premier effet du salut qui nous fait cheminer dans la lumière de celui qui nous en libère réellement³ ?

VI

Il est probable que nous sommes peut conscients de la *nouveauté* de l'Évangile. Le contact avec des catéchumènes constitue pour de « vieux baptisés » une réelle cure de jouvence. Ils se rendent compte alors de ce que représente la foi chrétienne et quittent la problématique usuelle des ruptures de transmission de la foi dans notre société.

Une première découverte consiste à prendre conscience que la *solidarité* ne constitue pas une spécificité chrétienne, même si c'est un fruit du christianisme de l'avoir fait découvrir aux hommes. Cette solidarité désigne d'abord un *fait*, lié à notre commune humanité, qui engendre des manières de lui donner forme au plus près de ce qui est au pouvoir de chacun. De ce point de vue, l'époque moderne impose deux nouveautés : d'une part la solidarité est imposée sans que les individus aient pleine conscience de la réciprocité qu'elle implique, d'autre part l'immédiateté induite par les moyens de communication modernes souligne sur un mode virtuel une proximité des hommes entre eux, une émotion devant les malheurs des autres, une sorte de vague désagrément d'être ainsi dérangés, une perception de sa propre impuissance. Les chrétiens sont rarement les derniers à compatir activement. Ils peuvent être plus réceptifs à l'expression d'un partage sans que le ressort de leur action soit une sorte de mauvaise conscience d'être privilégiés.

Au-delà de l'émotion face à la détresse, cette réactivité *chrétienne* tient en ce que la solidarité de fait s'inscrit dans la conviction que chaque homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. C'est *une* manière de comprendre l'homme qui universalise la solidarité naturelle, toujours circonscrite, d'abord aux nécessités de la survie ou de la vie, ensuite aux regroupements d'intérêts. Son principe se situe *hors de* l'humanité et fonde la conscience d'une *unité humaine* encore éclatée. « Principe » est un mot abstrait qui concerne un raisonnement, il correspond ici à une réalité, celle de la Création et de la paternité divine. Nous ne saisissons pas l'universalité comme effet d'un raisonnement – un certain nombre de caractères communs rassemblent les êtres humains dans une même espèce et les distinguent des autres êtres vivants – mais comme *réalité* à partir du Christ. C'est lui qui nous donne accès au Père commun, qui nous révèle l'acte créateur, qui fonde *en lui* une humanité déjà unie, signe vivant de ce que Dieu veut accomplir de toute éternité pour l'être humain.

³ Dans le langage biblique le péché correspond finalement à choisir les idoles de préférence à Dieu. Ces catégories sont très éclairantes : de qui l'homme veut-il tenir sa vie, son existence ? Le propre de l'idole est qu'elle procède de l'homme, qui la produit et s'y *asservit* : la volonté de puissance, le moi – à distinguer du « je » –, l'argent, le succès, la beauté, le plaisir ...

Nous voyons bien, en effet, comment cette humanité, pourtant créée dans l'unité, est dispersée et surtout désarticulée : même plus conscients des interdépendances, des individus ou des groupes humains craignent de disparaître tandis que d'autres prétendent imposer leur manière partielle d'envisager la vie humaine et la vie commune. Dans nos formes occidentales d'organisation de la vie sociale, les conflits sont vifs entre individu et collectivité. Cette tension vers l'unité prend la forme d'un mouvement d'unification, voire d'uniformité, contre quoi résistent légitimement de nombreuses expressions particulières, mais certaines prennent en otage la collectivité. *Unir particulier et universel* paraît une tâche impossible à vues humaines. La position chrétienne permet de comprendre les tensions, de les assumer, de combattre les forces de désunions ou d'assimilation, de recevoir une force particulière pour travailler ainsi à *l'œuvre de Dieu* que l'homme pense la sienne propre et qui est, naturellement, *au-dessus de ses forces*, même s'il en porte le dessein en lui du fait qu'il est *créé* par Dieu.

Accueillir l'Eglise comme la part d'humanité en laquelle le Christ agit dès à présent, comme un ferment divin d'unité en l'humanité, n'est pas spontané. Cette compréhension se heurte à la pâte humaine, plutôt compacte. L'Eglise est pourtant l'expression actuelle du salut de Dieu pour l'homme⁴. Ces brèves réflexions conviennent à s'interroger sur la manière de comprendre l'Eglise, sur la manière dont nous vivons le don qu'elle représente très concrètement, avec la figure humaine qui est la sienne.

Bien sûr l'homme est un être imprévisible et la contrainte représente le premier outil pour juguler l'appétit de posséder ou de dominer, pour asseoir l'autorité de la justice, pour réguler une vie commune. Mais nous savons tous de quelle manière l'homme peut se retourner contre son semblable, jusque dans l'accomplissement de tâches nobles. Le combat n'est donc pas illusoire, quelles armes choisir ? L'Eglise catholique romaine a instauré pour son fonctionnement un droit permettant d'articuler humainement droits et devoirs des uns et des autres. C'est du réalisme. Il reste que ce n'est ni le premier ni le dernier mot de l'Eglise ! Quel est-il donc ?

VII

On a souvent réduit le message chrétien à un *comportement moral*. Cette réduction est à l'origine du malaise des chrétiens eux-mêmes. Eh quoi ! N'y a-t-il pas des non chrétiens qui sont plus solidaires, plus respectueux, plus persévérants, plus bienveillants, plus pacifiques que ceux qui se disent chrétiens ? C'est certain.

⁴ Dans la constitution du Concile Vatican II, *Lumen gentium*, au numéro 1 : « L'Eglise est, dans le Christ, comme le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de tout le genre humain. »

L'inverse aussi. Mais que faisons-nous de l'observation ? On peut en conclure que l'on sera chrétien mais pas « pratiquant ». La formule est paradoxale au fond, bien que le mot « pratiquant » obéisse à une définition formelle fournie par les sociologues : saint Jacques demanderait, l'air de rien, de qu'est une foi qu'on ne pratique pas. A quoi bon s'embarrasser de rites archaïques auxquels on ne comprend rien et qui font perdre du temps, dont on sait qu'il est de l'argent. On peut en déduire que la foi chrétienne n'a pas démontrée son *utilité* morale, on peut par conséquent l'estimer quantité négligeable ou recours pour les esprits naïfs, faibles et craintifs. On peut même estimer qu'elle est dangereuse, comme toutes les religions, puisqu'elle sèmerait en fait la discorde et ne reculerait pas éventuellement devant le sang versé⁵.

Voilà bien le dilemme qui paralyse beaucoup de chrétiens. Les *valeurs* qui ont la cote, estime-t-on, sont des valeurs chrétiennes, la société est donc globalement chrétienne, il suffit d'aller dans le sens du vent : la tolérance, le respect, le partage. Mais alors, quel intérêt à être chrétien ? Un petit supplément, une protection, un cadre ? Je n'ai rien contre ces valeurs humaines, mais m'interroge sur le contenu de cette tolérance et, surtout, sur la manière dont elles guident *réellement* la conduite des uns et des autres hors le cadre familial, dans le meilleur des cas. Lorsque l'on examine les choses, on s'aperçoit vite que le risque est grand de proclamer des principes généreux et de faire autre chose. Ce décalage est humain et n'étonnera pas. L'interrogation portera sur la *possibilité réelle* qu'il puisse en aller autrement. Mais le point qui intéresse notre propos est de prendre acte d'une réalité paradoxale : notre culture ne se comprend que dans la lumière de la foi chrétienne mais *elles ne s'identifient plus l'une avec l'autre*. Nous sommes heureusement contraints de nous demander ce qui fait la spécificité de notre foi et comment en être d'authentiques témoins. Elle n'est pas *utilitaire*, au sens où sa finalité serait que les gens soient plus gentils les uns avec les autres, même si elle contribue à une humanisation certaine de la vie commune.

La foi chrétienne a un *contenu*. Nous ne croyons pas en n'importe quoi au gré des modes ou des intérêts. Son foyer est la confession du Christ Jésus, Fils de Dieu fait homme, mort et ressuscité. C'est *de lui* qu'il faut partir, de la considération de sa personne. C'est une évidence, me direz-vous peut-être. Oui, certainement, une de plus, ou la même exprimée une nouvelle fois. Mais elle a une conséquence pratique, évoquée précédemment⁶. Il n'est pas rare d'entendre dire qu'il faut se méfier de l'intellectualisme. On entend par ce mot péjoratif un *travail de l'intelligence* qui scrute les Ecritures et la Tradition, qui cherche à mieux connaître le Christ et l'Eglise, à mieux percevoir ce qu'il en est de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. On estime que c'est du temps perdu, que c'est bon pour des spécialistes qui ne savent pas ce qu'est vraiment la vie, que le plus important est d'agir. Cela est une

⁵ Ce qui, bien sûr, ne peut se soutenir que de la « religion » prise en son essence.

⁶ Exprimée, sous l'aspect de la prière notamment, page 6.

illusion, grave, car en s'adressant à nous Dieu espère bien que nous prendrons au moins en compte ce qu'il nous dit. Et puis, quand même, est-il anodin que nous sachions en qui nous mettons notre foi, à qui nous acceptons de nous lier, et si nous avons raison de procéder ainsi ? Est-il sans importance de chercher les points d'appui solides pour construire une existence qui a du poids ? La conséquence de cette défiance à l'égard de notre intelligence et de ce mépris à l'égard de la parole divine est que nous nous condamnons au *mutisme*, incapables dès lors d'avoir une *conversation éclairée* avec nos contemporains de palier ou de travail. Si les baptisés pouvaient vivre cette exigence intellectuelle non comme une obligation serinée du haut de la chaire mais comme une expression de leur *amour*, cela ouvrirait bien des portes.

Le contenu de la foi chrétienne ne porte pas simplement sur la *compréhension intellectuelle* de l'homme et de son existence. Il est un *don* qui atteint autant l'intelligence que le corps. C'est le sens de la vie sacramentelle. L'intelligence plus vive de ce don favorise une *disponibilité* à en accueillir la puissance. Je n'en évoquerai qu'une dimension ici. L'identification de la foi chrétienne à un comportement moral a engendré une pratique tournant l'homme vers ce qu'il fait, ne fait pas, a fait, ne pourra plus faire, devrait faire, aurait pu faire.

Le Catholique romain serait celui sur qui pèse une série d'interdits, qui ne pense pas puisque le pape pense pour lui et qui n'est jamais satisfait de lui-même, qui ne peut jamais l'être d'ailleurs. Mais, à l'inverse, cela peut aussi produire une sorte de « bonne conscience » qui donne droit de juger les autres ou de donner des leçons. Et pour lutter contre la mauvaise « bonne conscience », on en vient à soupçonner la bonne d'être mauvaise de telle sorte qu'on ne sait plus bien où l'on habite et que l'on doute d'être capable de *bien agir*. Une telle dialectique enferme et ferme l'accès à toute *joie* de vivre *selon l'amour*. Je ne prétends pas, une fois encore, que nous soyons sans péché, mais il y a une manière d'en être conscient qui est *meurtrière* parce qu'elle ne se situe plus dans la lumière du baptême. Notre agir prend sa source *dans la grâce de la liberté* réellement donnée par le Christ et exercée en lui. C'est un *pouvoir* nouveau⁷ que nous avons reçu, celui d'être les fils et les filles adoptifs du Père par l'union au Fils unique. C'est *à partir de ce don*, inlassablement découvert, que nous pouvons orienter notre vie. Si nous sommes des témoins de la *liberté d'aimer* comme le Christ, nous avons davantage de chance de pouvoir éclairer ceux du dedans comme ceux du dehors.

Une fois encore, ces propos orientent notre regard sur la manière d'accueillir le salut donné en la personne du Christ, à titre personnel et à titre communautaire. C'est comme *membre de l'Eglise* que nous vivons du salut, de cette liberté d'aimer, de construire, de fortifier, de montrer Dieu. Nous serons toujours en déficit, c'est un fait, mais nous serons aussi toujours en désir d'accueillir mieux la connaissance et

⁷ Jean 1, 12.

l'amour du Christ. Le déficit ne nous accablera plus, à la fois parce qu'il sera la marque de notre progrès et la découverte que le Christ nous a aimés *une fois pour toutes*. Il est un peu difficile, mais je ne vous apprend rien, d'annoncer le Christ si l'on n'est pas lié profondément à l'Eglise et si l'on ne peut pas conduire à elle. De quelle manière une *communauté locale* peut-elle *faire signe* à ceux du dehors ? Comment ceux du dehors, rencontrés de-ci de-là, peuvent-ils aider ceux du dedans à être plus fidèles au don qu'ils ont reçu ? Quelle type d'humanité voulons-nous promouvoir, qui soit habitée par la joie et non par la peur ?

VIII

Je termine ces considérations trop sommaires par une petite histoire.

Il y a quelques mois, j'attendais que quelqu'un vînt pour recevoir le sacrement de réconciliation et de pénitence. Il n'y avait guère de clients parmi les adolescents rassemblés. Au bout d'un certain temps, une jeune fille s'avance vers moi d'un pas décidé, traversant toute l'allée centrale, ajustant son tee-shirt. Elle doit avoir une quinzaine d'années. Nous nous saluons, elle s'assied et me dit tout de go qu'elle ne vient pas se confesser, qu'elle est baptisée et même confirmée, mais qu'elle ne croit pas. « Tous ces miracles de Jésus, je n'y crois pas. » On vient d'écouter un passage d'évangile qui raconte une guérison. « Ce sont des histoires. » « Ah bon. Et pourquoi dis-tu cela ? » Elle s'explique, je cherche à comprendre, explique à mon tour. *Statu quo*. Elle reste sur sa position.

Je lui indique qu'un moyen de connaître Dieu, si l'on n'est pas bien sûr de ce qu'on a appris, c'est de s'adresser directement à lui par la prière, de lui demander de se faire connaître, non pas sous la forme d'une intervention miraculeuse, mais de l'intérieur pour apprendre à lire l'Évangile. Elle m'écoute attentivement et jaillit l'objection. « De toute façon, ça ne sert à rien de prier. » « Ah bon ? » « Oui, j'ai déjà demandé des choses, mais ça n'a rien changé. Il n'y a pas de miracle. »

Je souris. « Voilà la vraie question à propos des miracles. Ce n'est pas ceux de l'évangile que tu ne crois pas. C'est qu'il n'y en a pas eu alors que tu l'espérais. » Et nous continuons notre échange. Elle parle de sa vie, de sa tristesse, de ce qui paraît bloqué, de ce qu'elle aimerait, de ce qu'elle fait et qui n'est pas bien.

Sans doute cette rencontre a-t-elle été un moment dans une vie. Au moins puis-je, moi, porter cette jeune fille dans la prière, et sa meilleure amie du même coup. Mais je raconte l'histoire parce qu'elle me semble éclairer la « question » du salut. Elle n'est pas théorique, elle s'insère dans l'existence particulière, elle reçoit un visage unique. Le titre du livre de Gilbert Cesbron revient ici, écho à une parole de l'évangile : *Chiens perdus sans collier*. « A la vue des foules il en eut pitié, car ces gens

étaient las et prostrés comme des brebis qui n'ont pas de bergers»⁸. Là réside l'origine dans le cœur des disciples de l'annonce de la Bonne Nouvelle contenu dans leur envoi en mission : Communier s'il est possible à l'amour de Dieu pour l'humanité, sans misérabilisme ni fatalisme, sans condescendance non plus, parce que le Fils s'est fait homme et que nous partageons et son humanité et sa divinité. La foi chrétienne fait grandir l'authentique fraternité.

Ma joie est d'avoir été présent à ce moment-là, d'avoir permis que tout ne reste pas enfoui, d'avoir essayé d'indiquer la lumière de l'espérance. Combien sont-ils, jeunes et moins jeunes, à marcher à tâtons ? Ce n'est pas nous qui « sauvons », qui déliions quelqu'un, qui faisons découvrir la liberté chrétienne, mais cette œuvre-là ne s'accomplit pas non plus sans nous. C'est une grâce supplémentaire, ou, plutôt, c'est la grâce du salut en acte : *Devenir coopérateur de l'œuvre de Dieu*, dans la lenteur des jours et l'obscurité des cœurs. A moins que ce ne soit dans l'obscurité des jours et la lenteur des cœurs !

**

L'échange qui a suivi cet exposé a porté sur plusieurs points, dont je ne retiens qu'un seul, à propos de la notion de *péché*. Cette notion est intérieure à l'Alliance avec Dieu et ne se comprend que dans ce contexte, c'est pourquoi il a été dit qu'elle n'était compréhensible qu'à un Juif ou à un Chrétien, avec des variantes dans le champ d'application. Elle est distincte de la transgression d'une loi seulement morale même si elle peut la recouvrir. Un péché désigne un acte par lequel un baptisé s'écarte de la loi de vie donnée par le Seigneur pour le guider de telle sorte que son agir soit celui d'une fille ou d'un fils adoptif. On a manqué l'amour en quelque sorte, raté la cible.

Le péché, comme acte, a un contenu *objectif* : il ne dépend pas de moi que tuer ou rendre un culte aux idoles soit un péché. En revanche, la conscience que j'ai d'avoir commis un péché peut être plus ou moins claire, mais cette dimension *subjective* ne qualifie pas l'acte comme péché ou non péché, elle permet seulement d'apprécier le degré de culpabilité.

On peut toujours se trouver des excuses pour ne pas endosser la paternité d'un acte, au motif que l'on ne savait pas. Il n'empêche que l'acte a été posé et le mal commis. Un monde où tout est excusable, sauf ce que l'arbitraire détermine, est un monde sans sujets et sans pardon. On peut méditer la parole du Christ en croix : « Père pardonne-leur, *ils ne savent pas ce qu'ils font*. »

Antoine L. de LAIGUE – 11 et 18 février 2008.

⁸Matthieu 9, 36.